

Wolfgang Sofsky : L'euphorie crépusculaire

L'ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre, de Wolfgang Sofsky, Gallimard, 283 p.

François-Emmanuel Boucher

Numéro 191, juillet-août 2003

L'intellectuel dans l'espace public : censure et autocensure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boucher, F.-E. (2003). Wolfgang Sofsky : L'euphorie crépusculaire / *L'ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre*, de Wolfgang Sofsky, Gallimard, 283 p. *Spirale*, (191), 24–25.



WOLFGANG SOFSKY : L'EUPHORIE CRÉPUSCULAIRE

L'ÈRE DE L'ÉPOUVANTE. FOLIE MEURTRIÈRE, TERREUR, GUERRE de Wolfgang Sofsky
Gallimard, 283 p.

L'ÈRE de l'épouvante de Wolfgang Sofsky représente sans doute, avec un pathos d'une époustouflante intensité, l'une des meilleures analyses apocalyptiques que notre époque a su produire à ce jour. Ce recueil de courts essais, dont la plupart furent publiés préalablement dans *Das Magazin*, *Mittelweg*, *Die Weltwoche* et *Literaturen*, expose sous différents angles le caractère horrible de l'être humain à plusieurs époques névralgiques du xx^e siècle. Les bombardements de la Première Guerre mondiale, les camps nazis, Hiroshima, les *skinheads*, les *hooligans*, le onze septembre, les terroristes, les *kamikazes*, la guerre asymétrique, les tueurs en série deviennent des sujets parmi tant d'autres sur lesquels Sofsky extrapole ses théories philosophiques, dont la thèse principale se résume par la faillite historique du genre humain. À l'instar de Bernard-Henri Lévy, d'Ignacio Ramonet ou de Pierre-André Taguieff, Sofsky incarne magnifiquement la figure de l'intellectuel européen d'aujourd'hui qui, prisonnier des décembres de l'histoire et enchaîné à de pousseuses herméneutiques, s'acharne à marteler son désespoir à tous ceux qui partagent ses rêves brisés. La tendance pathologique à magnifier les ravages de la bestialité humaine prend ici, toutefois, une telle amplitude qu'essentiellement, une grande partie de ce livre consiste en des descriptions minutieuses de cadavres décharnés, de décapitations, de viols collectifs, d'explosions meurtrières, de bûchers humains où seule la ferveur à rendre compte des plus minuscules détails s'accroît à mesure que ces actes deviennent de plus en plus inintelligibles. Le livre de Sofsky est instructif non pas en raison de l'originalité des commentaires qu'il présente, mais parce qu'il apparaît comme un condensé exemplaire d'un type d'argumentation qui a atteint son autonomie depuis quelques années et qui, dès lors, migre à travers les différents champs du savoir sans trop rencontrer de suspicion. Avant de poursuivre, il faudrait peut-être se demander pourquoi notre époque est devenue celle des cataclysmes, des fléaux inouïs, des désastres sans précédent, de l'anarchie inévitable, en un mot, celle de l'horreur et des traumatismes.

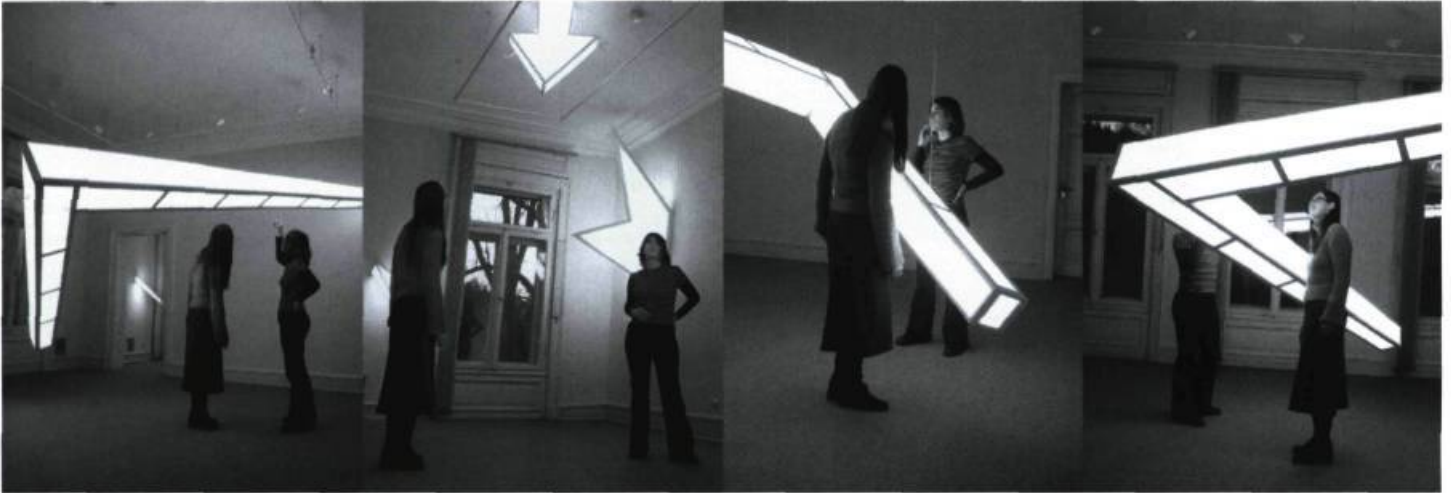
Guerre asymétrique et désordre planétaire

Pour appuyer ses analyses, Sofsky reprend en filigrane ici et là dans ses essais le grand récit de la guerre asymétrique qui, chez plusieurs écrivains crépusculaires, a supplanté avec éclat celui du progrès, du grand mouvement vers le mieux, du devenir euphorique du genre humain viscéralement régénéré par l'espoir d'une harmonie terrestre. « *Après la guerre des révolutionnaires*, explique Sofsky à maints endroits dans son livre, *des nations et des techniciens, c'est désormais la guerre des maraudeurs et des commandos qui règne sur le globe.* » Le personnage du terroriste à barbe, apatride et fanatisé, reclus dans une grotte et finançant, grâce aux pétrodollars, d'antiques régimes féodaux, occupe maintenant la première place dans cet univers socialement vicié où la dernière fonction de l'intelligence se confine à éructer des croassements de stupeur, de détresse et de déréliction. Le terrorisme est sorti de ses cercles d'action localisée, écrit toujours Sofsky, et il est désormais devenu une activité mondiale. Vu à partir de cette perspective, le xx^e siècle devient une époque charnière où s'effectue la transition entre un monde en apparence cohérent et en grande partie explicable à un autre, où seule l'expansion du chaos devient certitude pour la raison humaine. Les meurtres, les carnages et les guerres ont toujours existé, mais le propre de l'époque actuelle est d'avoir rendu ce déchaînement à peu près inintelligible, opaque et ne pouvant devenir sujet à aucune interprétation satisfaisante. La violence a ainsi acquis sa propre finalité indépendante des préoccupations humaines. « *La violence ne respecte absolument pas le calcul de la rationalité*, assure Sofsky, *on ne peut en aucun cas la réduire à un moyen pour réaliser des buts et des intérêts politiques, économiques ou idéologiques.* » L'époque comprise entre la Première Guerre mondiale et le onze septembre dévoile un univers monstrueux où la fascination pour les meurtres de toutes sortes prend une telle ampleur qu'aucune théorie esthétisante ne permettra d'en amortir l'imperceptible et féroce intensité. « *Tuer*, écrit Sofsky, *a toujours été l'une des jouissances les plus fortes de l'espèce humaine.* » « *Ce qui fascine les*

hommes, ajoute-t-il, *ce n'est pas l'avidité de sensations, mais la violence en elle-même, la destruction du corps étranger, le gémissement de la créature, l'odeur du sang.* » À partir d'une relecture des principaux événements des cent dernières années, où l'effondrement des Twin Towers devient l'ultime repère, l'indice qui permet à l'homme de résoudre enfin l'énigme de sa destinée, Sofsky, comme s'il était le descendant malheureux du marquis de Sade ou le disciple angoissé de Georges Bataille, loin de se réjouir de ses découvertes, désespère de sa théorie, s'afflige dès que progresse sa réflexion au point que chaque nouveau chapitre devient une invitation à se morfondre et à se laisser déchoir dans les affres des tourments les plus sordides. « *L'attentat du Onze septembre*, répète Sofsky, *ne voulait rien dire, il était un acte de destruction dépourvu de tout sens caché. Le seul but de cette destruction était de laisser une surface vide, une table rase.* » Cette « étroite imbrication » entre modernité et barbarie devient, en quelque sorte, la grille d'analyse à partir de laquelle se dégage l'ensemble de sa philosophie, que ce soit sur le caractère affligeant du devenir historique depuis au moins un siècle ou tout simplement sur l'aspect déplorable de la condition humaine. Le nihilisme a rarement eu un aussi fervent défenseur.

Le doux réconfort des ténèbres

Il faudrait sans doute réfléchir sur ce que l'on nomme engagement, à notre époque. J'éprouve encore de la difficulté à comprendre l'état mental d'un écrivain d'aujourd'hui qui, nourri mois après mois par les discours sur les effets pervers de la mondialisation, sur les victimes des guerres oubliées, sur l'effacement inévitable du progrès ou sur les épidémies interminables qui ravagent le continent africain, trouve encore du plaisir, de l'énergie et même un besoin de se complaire dans l'indignation et de manifester sa haine ou son découragement — par une lettre ouverte, une pétition, un livre ou un pamphlet — sur les innombrables sévices, indéniables par ailleurs, que causent les bombes à fragmentation que l'on envoyait récemment sur Bagdad en vue de démocratiser héroïquement la jeunesse irakienne.



Michel de Broin, *Épater la galerie*, (vue de l'intérieur, Villa Merkel, Allemagne), 2002, plastique thermorétractable, structure de bois, tubes de fluorescents, dimensions variables.

Quelle est donc cette société où les livres noirs sur les sujets les plus divers s'accumulent depuis des années dans les vitrines des librairies ? Où l'on enseigne à tout un chacun de réciter pieusement son catéchisme crépusculaire ? Où les zélotes de la faillite de la civilisation règnent dans presque tous les recoins des milieux intellectuels ? Où l'on recense compulsivement le nombre de morts des dernières guerres, des derniers génocides et où l'on fait des statistiques avec des cadavres humains ? Plus Sofsky tient à montrer que le *XX^e* siècle a failli à sa tâche millénariste, plus son livre devient interchangeable à maints endroits avec les plus friands rapports d'autopsie. Après les traditionnelles descriptions d'Auschwitz et d'Hiroshima, et quelques digressions obligatoires sur le travail de la mémoire et le difficile et éprouvant processus du deuil, l'auteur nous remémore par dizaines — et même jusqu'à satiété — d'autres massacres qui se sont produits au cours du dernier siècle. « *Le XX^e siècle a commencé par les plus grandes espérances et il s'est terminé en bien des endroits dans la souffrance et le désespoir. Le rêve du triomphe de la raison s'est évanoui.* »

Engagement et désespoir

La compulsion à décrire l'horreur de « l'âge des extrêmes » tel qu'il se retrouve dans maints ouvrages « philosophiques » illustre la perversion des malheureuses idéologies messianiques sur le bonheur et la transformation nécessaire de l'homme qui ont eu cours depuis au moins un siècle et demi. Et encore, ce désespoir chronique pourrait être interprété comme le couronnement de cet espoir en une transfiguration planétaire, comme son dernier soubresaut, son ultime clapotement cognitif avant, sans doute, sa disparition finale, du moins sous cette forme narrative. Poser que « notre siècle fut le pire », « le plus atroce », que l'être humain n'a jamais été aussi « vulnérable », que la vie n'a jamais « eu aussi peu de sens », etc., ce n'est pas seulement faire preuve de naïveté historique, mais aussi et surtout, poser ces axiomes, c'est reconforter l'orgueil crépusculaire qui, chez plusieurs écrivains, a pris la relève de l'intelligence, humiliée de partout et forcée, par conséquent, de réfléchir sur ses propres limites. Il ne faudrait surtout pas croire que le *XVI^e* siècle, par exemple, le *XVII^e* siècle, ou encore le siècle de Voltaire, furent plus lumineux que celui « qui a pris dramati-

quement fin » le onze septembre. Il demeure que l'horreur humaine telle qu'elle se manifestait à ces époques n'empêcha pas Rabelais de décrire des géants qui urinaient sur des villages pour parodier la guerre, ou Swift de proposer ironiquement de la chair d'enfant pour mettre un terme à la famine, à l'exploitation et au problème des mauvaises récoltes. Une narration qui relève de l'épouvante avait, historiquement du moins, pour but de montrer aux âmes vertueuses la nécessité d'agir et l'urgent besoin de solutions concrètes. Sofsky et *al.* demeurent malgré eux, peut-être, prisonniers de ce même paradigme mais utilisent cette argumentation sans autre finalité que l'épouvante elle-même. L'intellectuel engagé est devenu le chantre malheureux, étroit et borné de la faillite des projets de ses antiques prédécesseurs. Sa vision macabre du monde actuel est sans doute le signe de sa profonde moralité mais aussi de son échec à dépasser ou à digérer les lourds travaux de jadis. Le livre de Sofsky représente en lui-même ce à quoi se réduit la pensée pour maintes personnes en Occident : une longue complainte du désespoir.

FRANÇOIS-EMMANUEL BOUCHER